

Avec vous, mesdames, ce n'est pas nous à coup sûr qui nous en plaindrions, n'est-ce pas ami Robert ?

— Oh ! non pas certes, reparti avec feu le jeune lieutenant.

— Comme il l'aime ! murmura Claire devenue plus pensive.

Au bout de quelques instants, le domestique étant rémonté à cheval et ayant pris la route du château, madame de Sauves s'écria :

— Il me semble que la pluie nous gagne sous cet arbre, et que nous pourrions trouver un autre abri, moins périlleux d'ailleurs en temps d'orage.

— C'est vrai, cela, fit Maurice. Il y a d'abord la carriole, qui ne risque plus de verser, à présent ; mais il est impossible de s'y loger à quatre.

— Qu'à cela ne tienne, reprit madame de Sauves ; à la lueur d'un éclair, j'ai aperçu tout à l'heure une petite cabane de cantonnier là-bas sur la route à cinquante pas d'ici ; on y sera parfaitement à l'abri de la pluie.

— Ce n'est pas plus grand que la carriole, objecta Maurice, et il faudra nous séparer. Côté des hommes, côté des femmes. Je n'aime pas ces divisions là. Au surplus, ajouta-t-il en jetant à Robert un regard d'intelligence, rien de plus facile que d'arranger les choses. Ce serait un crime de lèse-galanterie que de vous laisser l'une et l'autre, mesdames, sans protecteur. Je crois que la cabane du cantonnier est encore un meilleur abri que la carriole. Madame de Sauves va s'y réfugier sous les auspices de mon ami Robert, et, quant à moi, j'entre dans la carriole avec ma sœur,

En parlant ainsi et sans attendre la réponse de la duchesse, Maurice avait saisi le bras de sa sœur, lorsque celle-ci, se débattant à lui avec une énergie singulière, se rapprocha vivement de madame de Sauves et s'écria :

— Mais madame, dites donc à mon frère qu'il n'a pas le sens commun aujourd'hui, que vous ne pouvez nous quitter, pas plus que je ne dois vous quitter moi-même ! Dites-lui cela, je vous en prie.

— Tudieu ! petite sœur, murmura Maurice, qu'elle animation !

— Ma chère enfant, reprit la duchesse devenue à son tour songeuse, rassurez-vous, je n'ai nulle intention de me séparer de vous.

— Il paraît, reprit Maurice, que ce que je viens de proposer est tout à fait *shoking*, mesdames, je vous en fais mes excuses. Affrontons donc la foudre et supportons la pluie aussi philosophiquement que mon brave Bou-Maza. Si le tonnerre tombe et nous écrase, nous ne pouvons mourir en plus charmante compagnie. Pourtant, comme vous n'êtes pas, ainsi que Bou-Maza, à l'épreuve des rhumes, vous nous permettrez au moins de vous offrir nos manteaux.

En même temps il se défit lestement de celui qu'il avait sur les épaules et enveloppa celles de sa sœur. Robert s'empressa naturellement de l'imiter auprès de la duchesse. Cependant, au bout de quelques instants, la situation de cette dernière vis-à-vis du jeune officier devint délicate et même assez perplexe. En effet, le premier soin de mademoiselle de Chalandray avait été de partager avec son frère le manteau dont celui-ci s'était si généreusement dépouillé ; et, comme la pluie venait de redoubler, madame de Sauves ne put se dispenser de faire la même offre à Robert. D'abord celui-ci refusa ; mais, sur l'insistance très-vive de la duchesse et de Maurice, il fallut bien qu'il se laissât faire et Chalandray put s'écrier avec son inépuisable fonds de bonne humeur.

— Ne dirait-on pas que nous jouons aux tableaux vivants ? Qui veut voir Paul et Virginie en partie double ? C'est un spectacle que nous offrons gratis à Bou-Maza, et que d'autres payeraient bien cher.

— Frère, ne put s'empêcher de répondre à voix basse mademoiselle de Chalandray, es-tu bien sûr que ce spectacle-là serait du goût de tout le monde, au château ?

— Oh reparti madame de Sauves en riant, pour moi je serais bien plutôt madame de la Tour ; n'est-ce pas ainsi qu'on pomme la mère de Virginie ?

— En effet, dit Claire ; mais ajouta-t-elle avec un soupçon d'amertume, dans ce cas, probablement Virginie serait avec sa mère.

C'est par de semblables propos que les deux couples s'efforçaient sinon de charmer tout au moins de tromper une attente qui menaçait, on le sait, de se prolonger assez avant dans la soirée. Parfois, la pluie, qui avait fini par percer les feuilles des arbres, empruntait aux lueurs des éclairs les apparences fantastiques d'un déluge de diamants, de rubis et d'émeraudes. Parfois aussi la forêt redevenait sombre, et quand nul ne parlait, l'on n'entendait plus que le clapotement monotone de l'averse qui tombait toujours et que scandait d'une façon sinistre la plainte du vent de bise s'engouffrant dans la cime des hautes futaies.

Tout à coup le lévrier se mit à aboyer.

— Hum ! hum ! reprit Maurice, est-ce un chevreuil qui s'approche ou un simple voleur ?

— Ni l'un ni l'autre, reparti Claire. Est-ce que vous n'entendez pas un bruit de voitures sur la route ? Je suis sûre qu'on vient au-devant de nous.

En effet, aux heures des éclairs, qui s'en allaient peu à peu décroissant aux limites de l'horizon, il en succédait d'autres au loin sur la route d'une nature toute différente et qui, pénétrant à travers les branchages et le feuillage des arbres, semblaient des lucioles affolées et emportées sur les ailes du vent. A ces lueurs se mêlait le bruit de plusieurs chevaux lancés au grand trot et d'une ou plusieurs voitures traînées, ou pour mieux dire emportées à fond de train.

Bientôt les lucioles se transformèrent tout simplement en falots et en lanternes, que tenaient à la main des domestiques à cheval, galopant devant une grande berline, suivie à peu de distance d'une autre voiture.

Cette berline était celle de la marquise douairière de la Roche-d'Eon, qui justement inquiétée de ne pas voir rentrer ses hôtes, et les sachant à cheval par un pareil temps, avait donné ordre d'ateler et d'aller au devant d'eux.

Chemin faisant, on avait d'abord rencontré le duc et le colonel, puis le domestique envoyé en exprès, et celui-ci s'était empressé d'indiquer l'endroit de la route où la carriole avait versé, et où les deux écuyers cavalcadeurs s'étaient abrités avec leurs campagnes de voyage.

Les voitures s'arrêtèrent, et le marchepied de la première ayant été abaissé, deux hommes en descendirent. L'un de ces hommes était M. le duc de Sauves ; l'autre, à la vue duquel un cri de surprise s'échappa à la fois de la poitrine de Maurice et de sa sœur, était le jeune vicomte Gaston de Montmagny.

Tous deux avaient pu, à la clarté projetée au loin par les falots, apercevoir ceux qu'il cherchaient dans cette attitude de tableaux vivants renouvelés de *Paul et Virginie*, et qui avait si fort égayé Maurice ; mais il est présumable que l'un d'eux au moins, en voyant abrités sous le même manteau sa femme et le lieutenant Robert, n'avait pu se défendre d'une impression assez pénible.

VI

LE FANTÔME

Le colonel de Montmagny appartenait à cette catégorie d'officiers plus nombreuse aujourd'hui qu'on ne pense, dont trois éléments bien distincts ont, en se combinant, formé le type caractéristique. Avec les idées et les façons de l'ancien régime, il affectait à la fois le despotisme du premier empire et la morgue bien connue de certains officiers d'Afrique sous le dernier règne. A ceux qui nous accusaient, en cherchant à le peindre, à le faire agir et parler comme on l'a vu, d'avoir substitué la fantaisie à l'observation et l'in vraisemblance à la réalité, nous pourrions répondre en citant quelques faits et quelques noms bien connus de toute l'armée ; mais comme ces noms-là même sont devenus illustres et figurent au livre d'or